



Je l'escortai jusque chez elle. — Page 263, col. 2.

Je vais à la porte, ne sachant qui ce peut être; j'ouvre : c'est Dora, qui, escortée de miss Lavinia, arrive avec sa toilette de demain pour que je la voie. J'attire ma petite femme sur mon cœur, et miss Lavinia jette un cri parce que je chiffonne la robe et le chapeau : Dora crie aussi en riant de me voir si ravi d'elle... Mais n'est-ce pas toujours mon rêve ?

— Me trouvez-vous belle, Davy ? demande Dora.

— Belle ! mais pas mal !

— Suis-je à votre goût ?

Cette autre question va compromettre encore le chapeau et la robe : miss Lavinia m'arrête et me prie de comprendre qu'il faut admirer Dora sans la toucher. Dora reste donc là, délicieusement confuse, pour se laisser admirer pendant une minute ou deux, s'esquive à tout coup, et revient en sautant avec son costume ordinaire. Dora demande à Jip si je n'ai pas une belle petite fiancée : « J'espère, Jip, que vous me pardonneriez d'être mariée ? » dit-elle.

Le lendemain, je suis levé de bonne heure et je n'attends pas ma tante longtemps. Jamais cependant je ne vis ma tante ainsi parée : elle a une robe de soie couleur de lavande, un beau chapeau blanc, etc. ; — bref, elle est étourdissante. C'est Jeannette, rentrée à son service, qui l'a habillée, et qui est là pour nous regarder. Peggoty n'est pas loin non plus, et elle veut être placée à la galerie de l'église pour mieux voir toute la cérémonie. M. Dick, qui servira de père à Dora pour la remettre en mes mains d'époux, s'est fait friser ; Traddles a un superbe habit bleu, un gilet de satin blanc... Mais M. Dick et lui sont surtout remarquables par leurs gants !

Sans doute, je vois tout cela ; tout cela est devant mes yeux, mais je suis ébloui et j'ai l'air de ne rien voir... Je suis encore à penser que c'est toujours un rêve. Cependant quand, montés dans une voiture découverte, nous allons accomplir le dernier acte de ce mariage fantastique, je le trouve assez réel pour regarder avec une sorte

de compassion les infortunés passants qui n'y prennent aucune part et qui se rendent, comme d'habitude, à leurs occupations de chaque jour.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'église, ma tante tient ma main dans la sienne ; quand nous faisons une courte halte, en vue du porche, afin de faire descendre Peggoty qui était montée à côté du cocher :

— Dieu vous bénisse, mon cher enfant, me dit ma tante en m'embrassant ; mon propre fils ne me serait pas plus cher. Je pense, ce matin, à votre pauvre mère.

— Et moi aussi, ma tante, ainsi qu'à tout ce que je vous dois.

— Bah ! ne parlons pas de cela, mon cher Davy.

Et ma tante tend une main à Traddles, qui prend de même la main de Dick, et nous échangeons tous cordialement des poignées de main avant d'entrer dans l'église.

L'église est calme, certainement... mais il faudrait qu'elle fût mille fois plus calme encore pour apaiser mon agitation... toujours l'agitation d'un rêve plus ou moins incohérent.

Je rêve, en effet, que Dora est introduite après moi, que l'ouvreuse des bancs de la paroisse nous assigne nos places devant la rampe de l'autel ; que l'ecclésiastique et son clerc paraissent ; qu'un flot de peuple se presse dans la nef ; que le service commence ; que nous sommes tous attentifs ; que miss Lavinia est la première à pleurer (hommage à la mémoire de Pidger) ; que miss Clarissa lui fait respirer un flacon de sels ; qu'Agnès s'occupe de Dora ; que ma tante s'efforce d'affecter le sang-froid le plus austère, avec les larmes aux yeux, et que Dora tremble, balbutiant les réponses d'usage, ne quittant pas la main d'Agnès.

Le service s'est continué paisiblement et gravement. Nous nous regardons à travers nos sourires et nos larmes. Dans la sacristie, ma jeune fiancée a presque une attaque de nerfs et appelle en sanglotant son père ; mais déjà elle est

revenue à elle. Chacun signe le registre ; je vais chercher Peggoty pour qu'elle signe aussi. Peggoty me saute au cou en me disant qu'elle vit marier ma mère.

Tout est fini : nous nous en retournons, et je franchis fièrement la nef avec ma petite femme au bras ; mais, malgré ma fierté, ce n'est toujours qu'à travers un brouillard que je vois les spectateurs de mon mariage, la chaire, les bancs, les monuments, les fonts baptismaux, l'orgue et les vitraux, dont les peintures me rappellent vaguement celles que j'admirais autrefois dans l'église où ma mère me conduisait dans notre village.

J'entends autour de moi répéter dans la foule :

— Quel couple jeune !... que la mariée est jolie !

Ces mots résonnent encore à mon oreille quand nous prenons place dans la voiture. Là éclate soudain la gaieté ; nous parlons tous ensemble, et Sophie nous amuse tous en racontant que lorsqu'elle a demandé à Traddles la *licence* dont il s'était chargé, elle s'est presque trouvée mal de peur, persuadée que Traddles l'aurait perdue.

Un déjeuner nous réunit tous à une table sur laquelle abondent les mets substantiels et les friandises, les vins et les liqueurs. Je bois et mange, mais comme on mange et boit dans un rêve, sans la moindre perception de saveur ou de parfum.

Je fais un discours, mais un discours en rêve, sans la moindre idée de ce que je vais dire ou de ce que j'ai dit. Nous sommes tous heureux et joyeux, et Jip reçoit sa part du gâteau de noces (dont plus tard il aura une indigestion).

Les chevaux de poste sont à la voiture. Dora sort avec miss Lavinia pour changer de robe. Ma tante et miss Clarissa restent avec nous, et nous nous promenons dans le jardin. Dora est prête, et miss Lavinia s'agite autour d'elle au moment de se priver du joli joujou qui l'a si agréablement occupée. Dora découvre une série de